

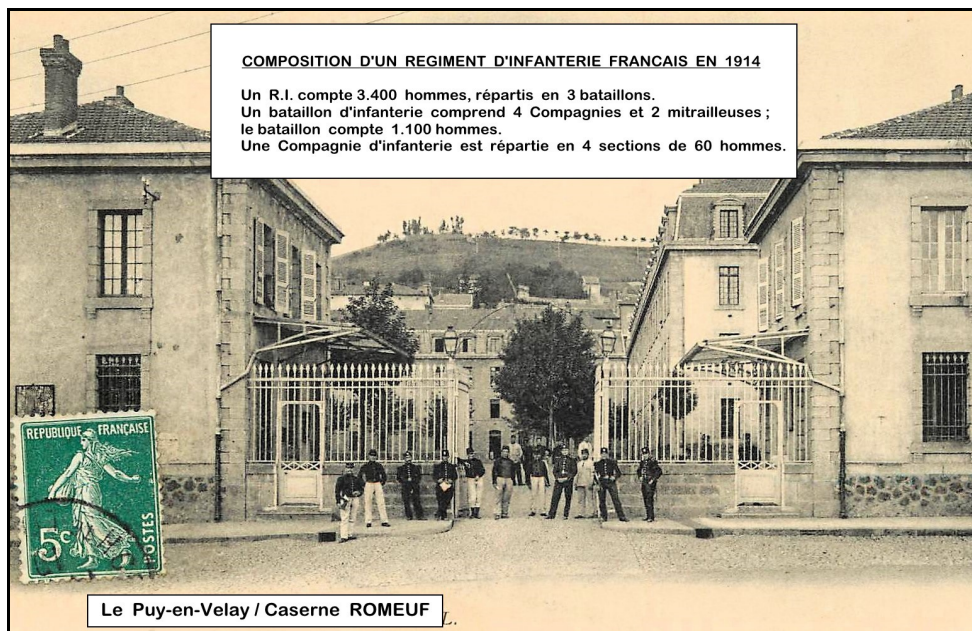
EXTRAITS DU CARNET DE ROUTE DE LUDOVIC PREYSSAT

Né en 1892 - Originaire de PAULHAC en Haute-Loire - Cultivateur

86^e Régiment d'Infanterie, 7^e compagnie, 4^e section

2^e classe et téléphoniste - Mort à Verdun en 1916

A savoir : les diverses fautes d'orthographe, de grammaire et de conjugaison faites par le scripteur ont été conservées volontairement.
Le texte entre crochets a été rajouté, pour apporter plus de clarté dans les propos.



« Le dimanche 26 Juillet 1914 -

Il commence à se murmurer que la Serbie et l'Autriche n'étaient pas en bonne relation et que la Russie défendait à l'Autriche tout acte de violence contre la Serbie. La France et l'Allemagne ne tardaient pas à passer chacune de leur côté [*à prendre parti pour la Russie ou pour l'Autriche*]. Jusqu'au mercredi 29, un jour les journaux disaient que les pourparlers étaient dans de bonnes voies, un autre jour on allait plus mal. Tout cela ne m'avait encore guère attiré mon attention. Depuis quelques années, c'était souvent que pareil incident survenait. Voilà que le mercredi à midi, les hommes qui étaient en permission agricole [*pour faire la moisson*] reçurent l'ordre de rejoindre immédiatement leur corps. Cet

événement me fit comprendre qu'il y avait quelque chose de grave. Enfin le jeudi 30, la situation paraissait un peu meilleure, les journaux donnaient de bonnes nouvelles. Le vendredi 31 se passa ainsi. Mais après la soupe de 10 heures, je fus surpris par la visite de mon père, ce qui m'annonça que la guerre était presque inévitable. Les chevaux étaient réquisitionnés dans les campagnes et il se faisait du mauvais sang. Pour le moment, je ne pouvais pas y croire. J'ai passé un moment avec lui et j'ai été obligé de le quitter pour aller à un exercice de téléphone. J'avais le cœur bien gros, surtout de le voir dans une si grande tristesse.

Samedi 1^{er} août - Le samedi matin, nous reçurent l'ordre de nous préparer à une revue de mobilisation, ce qui nous fit un mauvais effet et nous nous doutions bien que ce serait la véritable. Après la soupe, nous firent nos paquets et les remirent au magasin et ce fut pour toujours. Il se parlait beaucoup que la guerre était maintenant inévitable. A 3 heures du soir, nous entendîrent la sonnerie du clairon et le glas funèbre des cloches. C'était la mobilisation qui était annoncée. Cette nouvelle nous fit frémir et comprîrent qu'il allait se passer quelque chose de terrible. Le samedi étant marché au PUY [*en-Velay*], une fois que les gens eurent aperçus les affiches, la caserne fut bientôt envahie par les civils pour venir dire adieu à ceux qu'ils connaissaient. Il arriva un ordre de ne laisser entrer personne. A mesure que les parents arrivaient, nous sortions dehors pour leur causer.

Dimanche 2 - Une partie de la journée fut employée aux préparatifs de notre départ. Nous quittèrent la caserne pour aller cantonner dans le couvent Ste Marie, Route de Vals, pour débarrasser les chambres de manière à pouvoir recevoir les réservistes. Le soir nous purent sortir en ville.

Lundi 3 - Dès la première heure, les réservistes commencèrent à arriver. Ils étaient habillés immédiatement. Nous autres, nous ne faisons grand chose. Tout était prêt. A midi, je fus de service à la mairie, tout se passa bien. La journée fut calme. Le soir, il y eut une manifestation dans la rue Cadelade. Un individu aurait poussé des cris de vive l'Allemagne et l'Autriche. Nous furent appelés aussitôt pour remettre l'ordre. Ce fut avec beaucoup de peine. Les gens l'avaient cerné et lui aurait fait du mal. La population était exaspérée. Cet individu fut conduit au commissaire qui lui fit subir un interrogatoire. Le restant de la nuit fut calme.

Mardi 4 - Nous furent relevés du poste et allèrent nous reposer dans notre nouveau cantonnement. Nous sortions en ville comme nous voulions. Notre vie était beaucoup moins dure qu'avant la mobilisation, nous rentrions à l'heure qui nous faisait plaisir.

J.M.O du 86^e R.I. basé au Puy-en-Velay

« L'ordre de mobilisation générale a été remis au Colonel commandant le 86^e régiment d'infanterie, par le service des postes, le samedi 1^{er} août à 16 h 25', pendant la séance du Conseil d'administration, réuni à la salle d'honneur de la caserne Romeuf.

Le Colonel a communiqué l'ordre de mobilisation générale par l'ordre du régiment suivant :

Ordre du régiment N° 81 - Mobilisation générale - Le Ministre de la Guerre a envoyé au Colonel commandant le 86^e Régiment d'Infanterie au Puy l'ordre de mobilisation générale - Le premier jour de mobilisation est le dimanche 2 août.

Cet ordre sera immédiatement communiqué au régiment :

« Les commandants de bataillons, de compagnies, de sections de mitrailleuses et les chefs de service assureront l'exécution immédiatement, conformément au Journal de mobilisation du corps. Le Colonel compte sur l'entrain et le bon esprit de chacun pour que les opérations de la mobilisation soient faites avec ordre et calme, ainsi que le Régiment en a toujours donné les preuves. Les quartiers seront consignés aujourd'hui, dès le réveil. Ce soir, les quartiers seront déconsignés à partir de 17 heures. Tout le monde, sous-officiers compris, devra être rentré à 21 heures. Les grilles des quartiers seront fermées en permanence.

Le Puy, le 1^{er} août 1914 - Le Colonel Cdt le 86^e Régiment d'infanterie - Signé : Couturaud »

Les opérations de mobilisation se sont effectuées conformément aux prévisions du Journal de mobilisation.

A 10 heures, la mobilisation est achevée. Le Colonel rend compte par télégramme au Général commandant la 49^e brigade et au Général commandant le 13^e Corps d'armée : « Mobilisation du 86^e Régiment d'infanterie est achevée ; le régiment partira aux heures fixées. »

Le Colonel adresse au régiment l'ordre suivant : « Ordre du régiment n° 86 - Au moment où le 86^e va partir pour la frontière de l'Est, le Colonel tient à faire connaître combien il est fier de l'honneur qui lui est fait de conduire le régiment au feu. Les qualités militaires et la discipline dont le corps a toujours fait preuve, la confiance et l'affection mutuelle des officiers et des soldats qui sont de tradition au régiment lui permettront de remplir dignement son devoir. Nous marcherons tous avec la volonté de vaincre. Nous saurons soutenir la réputation du 86^e et ajouter une page glorieuse à son histoire.

Le Puy, 4 août 1914 - Le Colonel commandant le 86^e d'infanterie - Signé Couturaud. »

Le 86^e Régiment d'infanterie est transporté du Puy sur la base de concentration en trois trains ayant la composition suivante :

1^{er} train - Commandant de l'unité : M. le Cdt Fenêtre - Composition : les 9 officiers de l'E.M. de Régiments ; le drapeau ; la C.H.R. (Compagnie Hors Rang) (13) hommes, sapeurs, musique ,etc ... ; 1^{er} bataillon ; 1^{ère} section de mitrailleuses ; 59 chevaux et mulets ; 15 voitures - Départ du train de le Puy : mercredi, 4^e jour de la mobilisation, à 21 h 01'.

2^e train - Commandant de l'unité : M. le Cdt Oligschläger - Composition : 2^e bataillon et 10 hommes de la C.H.R. ; 2^e section de mitrailleuses ; 61 chevaux et mulets ; 17 voitures - Départ du train de le Puy : jeudi, 5^e jour, à 1 h 11'.

3^e train - Commandant de l'unité : M. le Cdt de Sigoyer - Composition : 3^e bataillon et 10 hommes de la C.H.R. ; 3^e section de mitrailleuses. [Aucune heure de départ indiquée]

L'embarquement du régiment à la gare du Puy s'opère sous une pluie torrentielle ; celui de la 1^{ère} unité de transport, en particulier, s'est opéré sous un violent orage. Tous les hommes, soit de l'active, soit de la réserve, partent avec entrain et enthousiasme. Aucun ne manque au départ.

[D'où l'on apprend que le téléphoniste Ludovic Preyssat faisait partie du 2^e bataillon.]



Mercredi 5 - Ce jour là, ce fut le jour de notre départ. Nous galopèrent dans les rues du PUY toute la journée. Le 1^{er} bataillon, son départ était fixé pour 19 heures. J'ai été le voir partir, mais il ne fut pas embarqué que la pluie commença à tomber averse. Les gens jetaient des fleurs sur son passage. A 23 heures, ce fut mon tour ; la pluie tombait toujours, les rues étaient inondées, et pour franchir la rue pour aller à la gare, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux. La foule grossissait malgré le mauvais temps et elle nous acclamait sur notre passage. Nous fûmes obligés d'attendre quelques instants pour rentrer dans les wagons, nous étions mouillés jusqu'aux os. Notre

voyage dura presque 72 heures, nous voyagions dans des compartiments à bestiaux et étions les uns sur les autres. Dans beaucoup de gares, nous avions un peu de café qui nous attendait. A MONCEAUX-les-Mines, les gens nous offrirent du vin et d'autres friandises. Il y en avait qui s'étaient enivrés et faisaient un vacarme épouvantable ! Ils hurlaient « A BERLIN ! A BERLIN !, la tête à Guillaume ! » Ils ne se rendaient plus compte de ce qui les attendaient. Moi j'avais gardé tout mon esprit et voyait bien à peu près ce qui allait se passer. Je n'étais pas le seul, il y en avait même qui se démoralisaient. Deux s'élancèrent en dehors du train.

Dimanche 9 août - Gare de DARNIEULLES [8 kilomètres à l'ouest d'Epinal] - Nous voici arrivés à notre gare de débarquement. Il fait une chaleur épouvantable. Nous avons fait une quinzaine de kilomètres pour aller cantonner dans un village qui s'appelle MADONNE [entre Mirecourt et Epinal]. Nous y avons séjourné pendant deux jours, le troisième au matin, nous sommes partis plus loin. Dans ce village, quoique très loin de l'ennemi, nous couchions équipés, prêt à une alerte. Dans la journée, nous allions à l'exercice pour remettre les réservistes au courant des principaux mouvements. La chaleur était terrible. Pendant ce séjour, nous apprîmes que les Allemands se battaient avec la Belgique et que les Belges leur opposaient une résistance acharnée.

Mercredi 12 - Nous quittèrent ce cantonnement pour nous approcher de l'ennemi. La marche fut terrible. Nous passèrent à THAON [*près d'Epinal*] ; à la sortie de cette ville, les hommes tombaient exténués de fatigue, surtout les réservistes. Nous firent une grande halte, pendant ce temps la chaleur tomba un peu et nous purent finir d'arriver. Nous couchèrent encore dans un village. A notre arrivée, une femme nous prépara des frites et une salade qui nous fit du bien.

Jeudi 13 - Nous quittons ce petit village pour aller plus loin. Les troupes qui étaient à la frontière étaient trop faible, elles ne pouvaient plus résister. Nous cantonnèrent à RAMBERVILLERS. Vers 10 heures du soir, il y eut une alerte, mais fausse alerte, l'ennemi était signalé aux environs de la ville. Nous passèrent une partie de la nuit dehors sans ne rien apercevoir. Mais la veille, il manquait beaucoup des hommes qui étaient pour aller manger dans la ville, la misère commençant à se faire sentir, et n'ont que rejoint le lendemain avant le départ.

Vendredi 14 - Au levé du jour, nous partons en avant, cette fois l'ennemi n'était pas loin, nous avançons avec précaution. A midi, nous étions dans la jolie petite ville de BACCARAT qui en ce moment a un aspect tout à fait agréable. Les Allemands sont très prêts. En sortant de la ville, nous sommes intercalés avec les batteries d'artillerie en cas d'une surprise. Le 1^{er} et 3^e bataillons commencent ce soir là à essayer des coups de fusil mais n'ont pas de pertes sérieuses. Mais un triste spectacle nous attendait, nous avons vu de nombreux cadavres du 17^e Chasseur à pied, ils étaient en débâcle. Les uns avaient un calot, les autres des chaussures de repos et beaucoup parmi eux avaient abandonné leur sac.

J.M.O du 86e R.I. basé au Puy-en-Velay

Le 10 au matin, la Division est prête à marcher. C'est par une chaleur torride que s'effectue la première étape vers la frontière. Le Régiment s'achemine vers le nord-est, traverse la Moselle et le canal de l'Est à Thaon-les-Vosges et vient cantonner dans la région de Domèvre-sur-Durbion et Badmenil-aux-Bois (15 km au nord d'Epinal), après une marche extrêmement pénible.

Le 11 août, c'est la deuxième étape, moins longue et moins dure que celle de la veille. Le Régiment cantonne dans la région de Padoux et Bult (8 km S-O. de Rambervillers).

Le 12 août, une troisième et rapide étape amène le Régiment dans cette dernière ville. Ceux qui étaient là se rappelleront l'accueil qui les attendait. Ce fut une vraie débauche de gâteries de toutes sortes. C'est par ce soir du 12 août que les premières impressions de la bataille sont révélées au 86^e. Les premiers blessés des combats récents arrivent par groupes. eux qui ne peuvent marcher sont transportés sur des chariots lorrains. Sous les pansements sanglants, ils racontent leurs premier combat. Ce sont des hommes du 17^e R.I. et 17^e bataillon de chasseurs. Leurs yeux enfiévrés luisent d'un singulier éclat de confiance. Ils narrent avec quel impétueux élan ils se sont jetés sur l'ennemi, dans la région de Pexonne. Ils sont confiants, et demandent à guérir rapidement pour reprendre leur place, et se venger. L'enthousiasme continue et maintient très haut la confiance dans les cœurs.

Le 13 août, le Régiment effectue une dure et longue étape. Il arrive dans la vallée de la Meurthe, qu'il traverse à Baccarat, et continue vers le N-E. jusqu'à Mervillers. C'est dans cette région que le 86^e stationne en avant-postes, devant les villages de Pexonne, Saint-Maurice, Sainte-Pôle, Montigny, Vaxainville. Au-delà de ces villages, on aperçoit l'ennemi qui travaille activement à l'organisation des crêtes et des bois.

Le 15 août, la marche en avant est reprise. A partir de Montigny, le Régiment prend une formation d'approche pour se porter, à l'attaque des crêtes Sud d'Ancerville et du bois des Haies, à l'est de ce village. Dès que les éléments de tête arrivent à la côte 314 (3^e bataillon), ils sont soumis au feu de l'artillerie ennemie. Nos hommes se montrent, dès ce premier contact avec la bataille, avec leurs belles qualités de discipline et de sang-froid. (...) Dès cette première journée, nos pertes sont pénibles, particulièrement au 3^e bataillon. Mais nos hommes ont montré un tel entrain, une telle volonté, appuyée par une belle discipline du combat, que la confiance grandit encore. Le soir, le Régiment stationne sur le terrain conquis, au nord-est d'Ancerville. Au loin, de sinistres et grandes lueurs d'incendie jalonnent les petits villages de Montigny, Harbouey, etc., que dans sa rage haineuse l'ennemi brûle, anéantit, puisqu'il ne peut les conserver.

Samedi 15 - Mon bataillon est désigné comme soutien d'artillerie. Nos 75 vont se dissimuler dans les broussailles. Cette fois l'ennemi ne se trouvant pas en force se décide à reculer. Les 77 allemands [*canons*] n'ont aucune précision, et nos 75 [*canons*] leur imposent silence. Notre avance est rapide s'en subir de grosses pertes. Pendant cette journée, nous avançons d'une quinzaine de kilomètres. Cependant vers 15 heures, nous commençons à voir des morts du 38^e, mais ils n'étaient pas nombreux. La nuit venue, nous couchons à la belle étoile au milieu d'un champ et creusons une tranchée au cas où l'ennemi veuille attaquer. Pendant les quelques heures qui restaient, après avoir effectué ce travail, nous avons essayé de nous endormir. Le sommeil n'a pas été long à venir, nous étions exténués de fatigue.

Dimanche 16 - Au levé du jour, nous repartons et mon bataillon est toujours soutien d'artillerie. Le 92^e, le 121^e, 105^e et 139^e sont en avant et poussent les Allemands, mais subissent quelques pertes. Ce jour-là, nous trouvons toutes sorte d'affaires de l'ennemi. Bottes, sacs, même des cadavres que l'ennemi n'avait put enlever. A midi, nous nous arrêtons dans un champs, là, il y avait l'artillerie, chasseur à cheval. La faim



commence à nous torturer. C'est là que j'ai commencer à manger des carottes crues, elles n'étaient pas trop appétissantes. Vers 14 heures, nous repartons. Le 3^e bataillon était en avant-garde et a poussé la charge en arrière de CIREY. Il a fait de nombreux prisonniers et a pris deux canons aux Allemands, mais là aussi, il a éprouvé des pertes surtout en officiers. La pluie tombait. En passant dans CIREY, nous croyons y coucher, mais il n'y a pas de place pour nous. Nous avons marché jusqu'à 8 heures du soir, il faisait noir. Finalement, nous nous sommes arrêtés dans un grand bois, mouillés de pluie et de sueur. Nous ne savions comment faire, rien pour nous abriter, impossible d'allumer du feu, le bois n'étant pas sec ne voulait pas s'allumer. Après avoir essayer plusieurs fois, nous avons décidé d'aller à la recherche d'un peu de bois sec, mais nous ne savions où nous diriger. Enfin, nous avons trouvé une cabane qui nous a permis d'allumer un peu de feu et de faire sécher nos effets. Ce jour-là, j'ai commencé à sentir les horreurs de cette guerre, être sans abris, abandonné au milieu d'un bois, ne sachant où passer. Les uns s'endormaient malgré le mauvais temps et en se réveillant ils faisaient claquer les dents. Avant notre départ, nous burent un peu de café qui nous fit du bien mais n'avions rien mangé.

Lundi 17 - Il n'était pas encore jour que nous repartions. Aujourd'hui, c'était le jour de mon bataillon de passer en tête. Le 3^e avait couché à Bertrand Bois [*Bertrambois*], village situé à un kilomètre de la frontière. Là, nous passons en tête. Les chasseurs à cheval fouillaient les bois, ils se rencontrèrent avec l'ennemi. Cette rencontre fut signalée immédiatement. Le commandant pris ses dispositions pour éviter toute surprise. Des patrouilles furent lancées pour reconnaître exactement les forces de l'ennemi. Une fois sorti de ce petit village, nous furent bientôt à la frontière. Là, il y avait deux poteaux, un écrit en allemand, l'autre écrit en français. Rien que ces deux insignes firent changer nos visages, ça nous fit une impression. Tout à coup, dans le bois, il apparut deux chasseurs à cheval qui avaient deux prisonniers. Ils nous annoncèrent que les Allemands fuyaient. En effet, nous eurent pas de peine à rentrer. Notre intention était qu'il allait se passer quelque chose avant de nous laisser mettre les pieds en Allemagne, mais ils savaient bien ce qu'ils faisaient. A midi, nous rentrions dans le premier village d'Alsace [*village de Lorraine annexée, territoire allemand ; Niderhoff ? Lafrimnolle ?*]. Les gens nous recevaient très bien, mais ce qui n'empêche pas qu'il y avait des espions. Dans ce village, malgré qu'il eut été dévaliser par les Allemands, nous purent trouver à acheter quelques provisions. Principalement du pain, il y avait deux jours que j'en avais pas goûté. J'y achetais aussi trois paquets de tabac de 100 gr. à 0,30 centimes le paquet, nous manquions de tout. Vers 3 heures du soir, nous nous portons un peu plus en avant. Là, il y avait un petit village [*Laneuveville-les-Lorquin ? Fraquelfing ?*], notre entrée fut plus brillante encore que dans l'autre. Une jeune fille vint offrir un bouquet à notre capitaine. Enfin, nous nous installons dans le village. Les gens faisaient de leur mieux pour nous contenter, pour moi, je crois que c'était plutôt la peur qui les faisait agir ainsi que la bonne volonté. A la tombée de la nuit, ma section fut de garde à un pont qui se trouvait à la sortie du village du côté de l'ennemi, il n'y avait rien pour nous abriter, mais nous construisirent un abris à l'improviste avec de la paille qui pouvait nous préserver un peu de la pluie. En effet, dans le milieu de nuit elle tombait averse. Cependant, le lendemain matin, les distributions de vivre arrivèrent, nous purent manger un peu avant de repartir. Malgré que le repas fut rustique, nous étions content, il y avait longtemps que nous avions rien manger.

Mardi 18 - Après avoir mangé, nous nous remettons en marche. L'étape ne fut pas très longue ce jour-là et nous eurent pas grand incident. Nous couchons dans un autre village, la pluie tombait toujours. Ils circulaient beaucoup de préjugés : les balles allemandes ne valaient rien, et ils y en avaient même qui disaient qu'ils n'avaient que peur de n'avoir pas le temps de tuer un Allemand avant que la guerre soit finie.

J.M.O du 86e R.I. basé au Puy-en-Velay

Dès le 15 août, le 86^e reprend sa marche vers le nord-est. la frontière n'est plus qu'à une quinzaine de kilomètres. Cirey-sur-Vezouze est traversé, et le soir, les éléments de tête du régiment (3^e bataillon) sont à Bertrambois, le dernier village français à quelques centaines de mètres de la frontière. Le régiment stationne, partie dans ce village, partie dans les bois du sud. Il pleut sans arrêt. Les hommes sont mouillés, transis de froid. De grands feux de bivouac aient à passer la nuit.

Dès les premières lueurs du jour, **le 16 août**, nous reprenons la marche. A la frontière qui borde le bois des Harcholins, les derniers cavaliers ennemis se montrent timidement. Mais ils ne sauraient constituer un obstacle. La tête du régiment va de l'avant : l'ennemi a fui, lorsque la frontière est atteinte, à 800 mètres au nord-est de Bertrambois. Quelle émotion profonde et sacrée, que celle que ressentent alors nos troupiers ! De bonne heure le matin, nous foulons le sol ennemi, la forêt est traversée rapidement. Niderhoff (sur la Sarre Blanche), le premier village allemand, est occupé. Le soir, tout le régiment est en pays ennemi, soit dans Niderhoff, soit dans le bois au sud.

Le 17 août, le régiment exécute divers déplacements, au nord vers Lorquin et la Neuveville-les-Lorquin, et stationne dans cette région.

Le 18, il exécute un nouveau bond en avant, traverse la Sarre Rouge, et arrive à Nitting où il stationne.

Des forces ennemies sont signalées à quelques kilomètres vers le nord, au sud de Sarrebourg. L'organisation du terrain est alors commencée au nord de Nitting, **pendant la journée du 19, puis dans la matinée du 20 août.**

Mercredi 19 - Cette fois nous repartons avant le jour mais on savait trop où aller, tantôt un ordre arrivait d'avancer, tout à coup il fallait faire demi-tour. Enfin, finalement nous avons avancé, les fusils crépitaient un peu en avant de nous. Cette fois, l'ennemi était plus tenace, ses renforts s'approchaient. Les routes étaient encombrées par l'artillerie, la marche était lente. Un peu chaque fois, nous nous approchions de la bataille. Les Rimaliho [*Rimailho : Canon français de calibre 155 court*] commencèrent le bombardement de SARREBOURG. Cette nuit nous couchèrent en alerte dans un village qui s'appelait Nétting [*Nitting*]. J'ai couché dans l'église, dans les maisons il n'y avait pas de places.

Jeudi 20, terrible journée - Le matin, nous allons nous cacher dans un bois pour que les avions ennemis ne nous aperçoivent pas. Ce matin, d'autres régiments attaquaient SARREBOURG. Il se faisait un carnage épouvantable, nos troupes pénétraient dans la ville et en furent chassées pendant trois fois, le canon et les fusils faisaient rage. Pendant ce temps, nous étions en réserve, faisons cuir des

pommes de terre à l'eau car nous n'avions rien à manger. Vers 10 heures, nos troupes durent se replier et mon bataillon fut appelé aussitôt. Le Colonel rassembla les officiers du bataillon. Après cette courte réunion, notre Capitaine nous dit que le 2^e Bataillon était désigné le premier pour aller à l'attaque, et que si nous étions obligés d'y aller à la baïonnette de ne pas avoir peur. Ces quelques paroles nous firent comprendre que dans un moment, il n'allait pas faire beau temps pour nous. En effet, nous voilà partis à travers champs et rencontrions beaucoup de blessés du 16^e d'infanterie ; triste chose à voir. Les uns revenaient s'appuyant sur leur fusil, les autres étant blessés trop gravement restaient immobiles sur le terrain au milieu de la mitraille. Cette perspective commençait à nous impressionner. Nous étions à peine sortis du bois que nous étions aperçus par l'artillerie ennemie, mais les obus éclataient trop haut et nous faisaient pas de mal. Leurs grosses pièces dirigeaient leurs tirs sur nos 75 qui faisaient d'énormes ravages sur leur infanterie. Nous étions intercalés avec des chasseurs à pied pour nous entraîner. A la corne d'un bois, un Caporal tombe frappé mortellement par une balle. Il fut la première victime de ma compagnie. D'un bond, nous arrivons derrière la ligne de chemin de fer qui nous protège un peu et en profitons pour nous reposer un moment. Nous étions essoufflés, mon Capitaine nous disait quelques mots pour nous encourager. Le commandant fit signe qu'il fallait avancer. Nous nous élançons dans cette plaine, nous couchant de temps à autres pour reprendre haleine. Nous voici arrivés devant le village d'Aise [Hesse] que nous avons pour mission d'enlever aux Allemands. Nous cernons le village, mais déjà les Allemands l'avaient évacué.

Cependant, la 8^e compagnie fit quelques prisonniers. A ce moment, c'était une fusillade et un bombardement épouvantables. Toutes les maisons étaient incendiées par les obus. Nous eurent un petit moment de répit, probablement qu'il fallait que l'ordre arrive pour avancer plus loin. Voilà que tout à coup il fallut passer un pont et se porter en avant [vers Schneckenbusch et Buhl]. L'ennemi occupait une crête, au devant, c'était une immense plaine. Il y avait des mitrailleuses de braquées sur le pont, c'était très difficile pour le traverser. En dernier, les cadavres auraient presque obstrués le passage. L'artillerie ennemie y tirait aussi pour faire sauter le pont. Dans cette plaine, nous étions criblés par les balles et les obus, rien pour nous abriter même d'une balle. Un de mes camarades avait presque perdu la tête et faisait des manèges d'arme au milieu des rafales de balles et d'obus. A mesure que nous avançons, nous étions fauchés par le tir des mitrailleuses. Heureusement, la nuit arriva, leur tir n'était pas aussi précis.

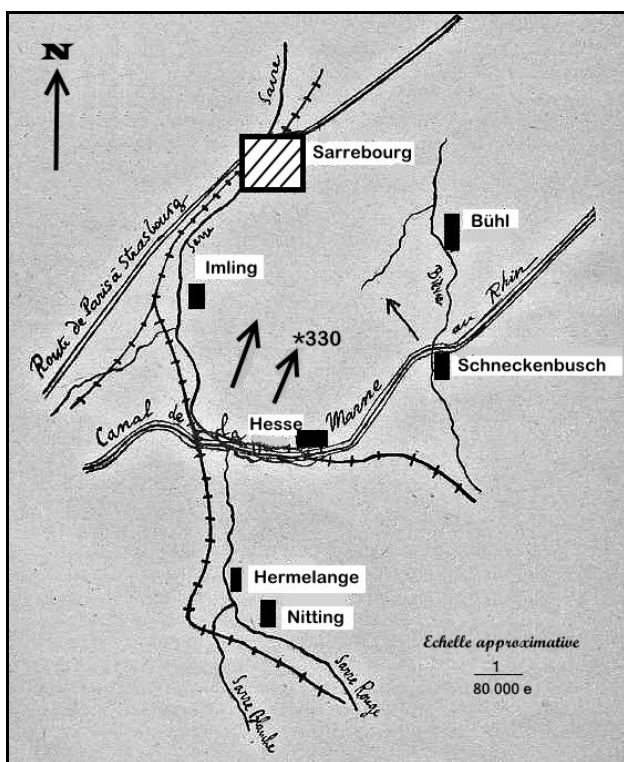
Enfin, nous avancèrent très prêt des Allemands et arrivés à ce point, nous reculèrent chacun de notre côté. Mais les pertes avaient été énormes. Il était 10 heures du soir, la nuit était noire, nous étions affolés. Le désordre était complet. Chacun se suivait de son côté. Le commandement manquait, une grande partie de nos chefs avaient été morts ou blessés. Tous les régiments qui avaient pris part à la bataille étaient mélangés, 98^e, 16^e, 86^e, 38^e. Je me retrouve avec quelques-uns de mon Bataillon. Le terrain était couvert de cadavres. J'ai retrouvé un de mes camarades qui était blessé à une jambe, je l'ai aidé à regagné le village qui brûlait, il s'y trouvait une infirmerie. Il a été soigné immédiatement, mais le lendemain il a été fait prisonnier. Mon bataillon était réuni. Les pertes étaient énormes : 750 hommes du régiment étaient hors de combat.

La faim et la soif me torturaient. Dans ce village qui n'était plus qu'un brasier, j'y ai trouvé du vin et de la confiture, mais le pain manquait. Après avoir mangé un peu, nous nous sommes couchés et le sommeil n'a pas

été long à venir. J'ai été content, le même soir j'ai trouvé ceux du pays (...). Nous nous sommes endormis aussi tranquilles que si les Allemands avaient été à 100 kilomètres ! La nuit a été très calme.



Canon Rimailho 155



J.M.O du 86e R.I. basé au Puy-en-Velay

Le 20 août, le 86^e occupe ses emplacements d'attente au nord de Nitting. depuis le matin, le combat est engagé. Les obusiers ennemis de 210 sont révélés. Les bruits de la bataille nous arrivent et nous annoncent notre entrée prochaine dans la mêlée.

Le régiment est engagé assez tard l'après-midi. Les 1^{er} et 3^e bataillons reçoivent les premiers l'ordre de marcher ; le 2^e reste provisoirement en réserve. L'objectif des deux premiers bataillons engagés est le mouvement du terrain, jalonné par la côte 330, à 1.500 mètres au nord du village de Hesse, à 4 kilomètres au sud de Sarrebourg. Le 2^e bataillon est engagé peu après au nord de

Schneckenbusch. Le canal de la Marne-au-Rhin est franchi rapidement, malgré le tir violent de l'artillerie lourde ennemie qui en bat tous les ponts particulièrement celui de la sortie nord de Schneckenbusch.

Dès que le canal est franchi, les bataillons se trouvent sous le feu de l'artillerie, de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies. Le dispositif d'attaque est pris, les déplacements sont exécutés comme à la manœuvre. Les lignes de tirailleurs sont parfaitement en ordre. Elles courent, bondissent, se recouchent et repartent au commandement des chefs, restant alignées de façon remarquable. La nuit arriva bientôt, et les vagues de tirailleurs, mettant baïonnette au canon, continuèrent leur charge, se jetant sans hésitation dans la titanesque fournaise, vers les espaces de la mort, où s'entrechoquaient les plus cruelles volontés. L'infanterie ennemie, abritée dans des tranchées bétonnées, exécute des feux extrêmement meurtriers, sur un terrain connu et repéré. Beaucoup des nôtres tombent. La ligne ne s'arrête pas. Mais bientôt l'avance devient impossible, malgré les héroïsmes les plus magnifiques.

Ici, c'est le capitaine Pichon qui, presque au début de l'action, *« s'est élancé dans un élan superbe, à la tête de sa compagnie déployée, entraînant toute la ligne sous une grêle de projectiles »*, et qui tombe mortellement atteint de plusieurs blessures. Il est cité à l'ordre de l'armée. Là, c'est le capitaine Degoutin qui *« a entraîné sa compagnie au pas de course, sous une grêle de projectiles, jusque sur les retranchements ennemis, où il est tombé glorieusement, percé de coups de baïonnettes »*. Sa conduite héroïque lui vaut une citation à l'ordre de l'armée. Puis c'est le soldat Thiolas qui donne le plus admirable exemple. Sa section est arrivée par bonds successifs jusqu'à 150 mètres des positions allemandes. Elle est alors arrêtée par un feu violent de l'ennemi, ne peut plus repartir, et reste terrée. Alors Thiolas se lève et, seul, debout au milieu de ses camarades couchés, exécute à son commandement les mouvements de « L'arme sur l'épaule ! », « Présentez arme ! », « Reposez arme ! ». Il se recouche, recommence à tirer, et réussit à entraîner sa section dans un nouveau bond. cet héroïsme magnifique valut à Thiolas une citation à l'ordre de l'armée.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, le régiment combat ; mais il ne peut réussir à enlever les formidables organisations qu'il attaque. Il reste sur ses emplacements. Le lendemain matin, alors que l'ouragan de plomb déchaîné par l'artillerie lourde ennemie annonça le jour, le régiment reçut l'ordre de se replier. La douloureuse retraite de Lorraine commençait. 950 hommes et 25 officiers du 86^e régiment d'infanterie restaient sur le champ de bataille de Sarrebourg.

Vendredi 21 - Retraite précipitée. Les corps qui étaient à notre droite et à notre gauche battaient en retraite le jour avant, 8^e et 14^e corps. Avant que le jour apparaisse, nous quittons ce village. Une fois rassemblés, le Commandant donna l'ordre de nous déployer dans les champs. Nous nous trouvions à proximité du champs de bataille de la veille. De nombreux blessés n'avaient pu être ramassés, ils appelaient au secours, les autres appelaient leur mère. Ces cris de désespoir me faisaient mal au cœur et me faisait frissonner pensant que d'un moment à l'autre je pouvais subir le même sort. Je n'avais aucun espoir de me sortir de cet enfer.

Le Ct reçut un ordre de se replier un peu en arrière dans un bois, l'ordre fut exécuté immédiatement. Le soleil commençait à apparaître à l'horizon, sa couleur était rougeâtre. On aurait dit que le sang qui s'était versé la veille avait teint sa couleur naturelle. Nous voici arrivés dans ce bois où le 121^e avait livré bataille. La fusillade crépitait. Le Ct nous donna ordre de manger les vivres de réserves, ceux qui en avaient. Nous eurent à peine achever ce rustique repas que le lieutenant Caillet de la 8^e compagnie en liaison avec le général vint donner l'ordre au Ct de battre en retraite, que nous allions être cernés et fait prisonniers.

A peine nous étions sortis du bois que les batteries de 305 et les forts de SAVERNE [? Il s'agit sans doute de SARREBOURG. Mais il n'y avait pas de fort dans cette ville. Des batteries étaient sans doute installées en grand nombre sur le Rebberg.] dirigeaient sur nous un feu violent. Les détonations et les trous que creusaient ces obus étaient effrayants. Le désordre fut vite dans nos rangs, le Commandant cria sauve qui peut. Ce fut une course affolée pendant quelques minutes, les uns débouclaient leur sac en courant, les autres s'arrêtaient pour le faire tomber, mais personne ne voulait rester en arrière. Pendant notre fuite, un obus de 305 autrichien tomba très prêt de nous, la terre me renversa et je dû rester quelques instants à me remettre. Mais quand je fus remis, j'abandonnais mon sac. Les obus tombaient toujours, leur tir était dirigé en ce moment sur un village où passaient presque toute l'artillerie et les fantassins. Moi j'obliquais à droite pour dévier les obus. Une batterie de 75 resta en arrière pour protéger la retraite et arrêter la vague ennemie qui était à notre poursuite. Nous voilà devant un canal et pas de pont pour sauter, nous l'avions franchi et avions de l'eau jusqu'au ventre. Le



Général de brigade a fait comme nous. Maintenant les obus commencent à s'arrêter un peu, mais déjà nous avons fait une vingtaine de kilomètres. Nous voici de nouveau au premier village après avoir passé la frontière. Nous profitons de ce moment d'accalmie pour nous arrêter sur les bords du village. J'ai profité de ce petit moment pour aller dans le village demander quelque chose à manger, une bonne femme m'a donné trois œufs que j'ai bus immédiatement.

Un peu à notre droite, j'ai aperçu le 121^e qui se rassemblait, j'y suis allé croyant de trouver Armand. J'ai trouvé un de son escouade et m'a dit qu'il avait été blessé ce matin à l'épaule mais très légèrement et qu'il avait pu se sauver comme les autres. Cette nouvelle m'a fait plaisir, je croyais qu'il n'aurait plus participé aux horreurs de cette maudite guerre. Tout doucement, j'ai été rejoindre mon régiment mais notre repos ne fut pas long. Les marmites commencèrent de nouveau à siffler autour de nous et sur les batteries qui étaient à côté de nous. Il fallait repartir et recommencer notre course affolée. Beaucoup furent blessés en entrant dans un grand ... [mot illisible] à

proximité de la frontière. A 3 heures du soir, nous étions à Bertrand Bois [*Bertrambois*].

Ce jour-là, nous firent 40 ou 45 kilomètres et arrivèrent à 10 heures du soir. Les distributions ne nous arrivaient plus et après cette dure journée, il nous fallut aller nous coucher sans rien manger. Beaucoup de civils fuyaient avec nous et étaient réduit au même sort que nous. Ils n'avaient rien à manger et couchaient avec nous dans les granges. La nuit, je dors profondément.



Samedi 22 août - L'adjudant de ma compagnie avait couché avec nous, le matin, il nous rassemble à la première heure. Ayant épuisé nos vivres de réserves, nous ne purent pas même boire une tasse de café. Cependant, la faim nous torturait. A proximité du village que nous couchons, il y avait des prunes et nous allèrent en manger de bon matin ce qui finissait de nous épuiser. Enfin, nous nous mettons en route pour aller rejoindre le régiment, nous ne tardons pas à le retrouver. Les compagnies firent l'appel, mais hélas, il y en avait des manquants. Les Allemands bombardaient le village que nous avions passés la nuit. Ce jour là, la retraite s'effectua en bon ordre, nous étions moins poussés par l'ennemi. Les routes étaient encombrées par l'artillerie, la retraite était lente. Ce jour-là, tout le 13^e corps battait en retraite mais il y avait toujours des éléments qui soutenaient la retraite Cette fois, nous étions à bout de force, la faiblesse s'emparait de nous. Nous passons la nuit dans un autre village. Beaucoup, épuisés de fatigue et manquant de vivres, commençaient à murmurer. Dans ce village, nous y trouvèrent des poules, des lapins et du vin. Les maisons avaient été abandonnées en toute hâte par les habitants, mais toujours le pain nous manquait. Il y en a beaucoup qui abusaient du vin et s'étaient enivrés. »

J.M.O du 86e R.I. basé au Puy-en-Velay

Le 21 août au matin , le 86^e régiment est un peu dispersé dans la région de Nitting. Mais chacun des groupes est ordonné, commandé. Le groupe principal se porte au nord du village , face au nord, face à l'ennemi qui bombarde la région à l'aide des ses monstrueux mortiers de 210. Ce n'est qu'assez tard, dans la matinée, que la retraite commence, parfaitement ordonnée. Par un premier mouvement, le régiment vient dans la région de La Neuveville-les-Lorquin, qui est mis en état de défense.

Vers le soir, le mouvement de retraite est repris Le régiment refait vers le sud, avec la rage au cœur, le chemin qu'il a parcouru quelques jours avant, alors que la plus belle confiance animait chacun des braves, futurs et prochains. Bertrambois, Cirey sont rapidement traversés. Le 21 au soir, le régiment stationne dans la région S-O. de Cirey.

Dès le 22, de bonne heure, les bataillons se regroupent, se reforment. Le commandement des unités est assuré. Et c'est encor la marche vers le sud-ouest qui reprend, triste et pénible. Le ravitaillement est difficile. Des unités resteront plusieurs jours sans être ravitaillées. On revoit les villages anéantis : Harbouey, Nonhigny, Ancerville. Le soir, le 86^e s'établit, face au nord, sur la ligne Montigny - St Pôle - St Maurice.

Le mouvement de retraite recommence **le 23 août**. Le régiment arrive ce jour-là sur la Meurthe, à Baccarat, et stationne au sud de cette rivière, en tenant Baccarat et les hauteurs sud de Glonville.

Dimanche 23 - Nous battons toujours en retraite mais en bon ordre cette fois. Toute la brigade marche ensemble. Nous voici arrivés à BACCARAT, nous traversons cette ville lentement, nous y rencontrèrent des Chasseurs à pied qui s'étaient reformés. Après être sortis, nous faisons une grande halte et restons sur place une partie de la journée. Au soir, ma compagnie était déléguée pour aller aux avant poste. Vers les 10 heures du soir, nous arrivons au point désigné. La fusillade faisait rage. Nous passons la nuit à la belle étoile, il n'y eu rien de nouveau. L'ennemi, malgré qu'il ne fut pas loin, ne s'approcha pas.

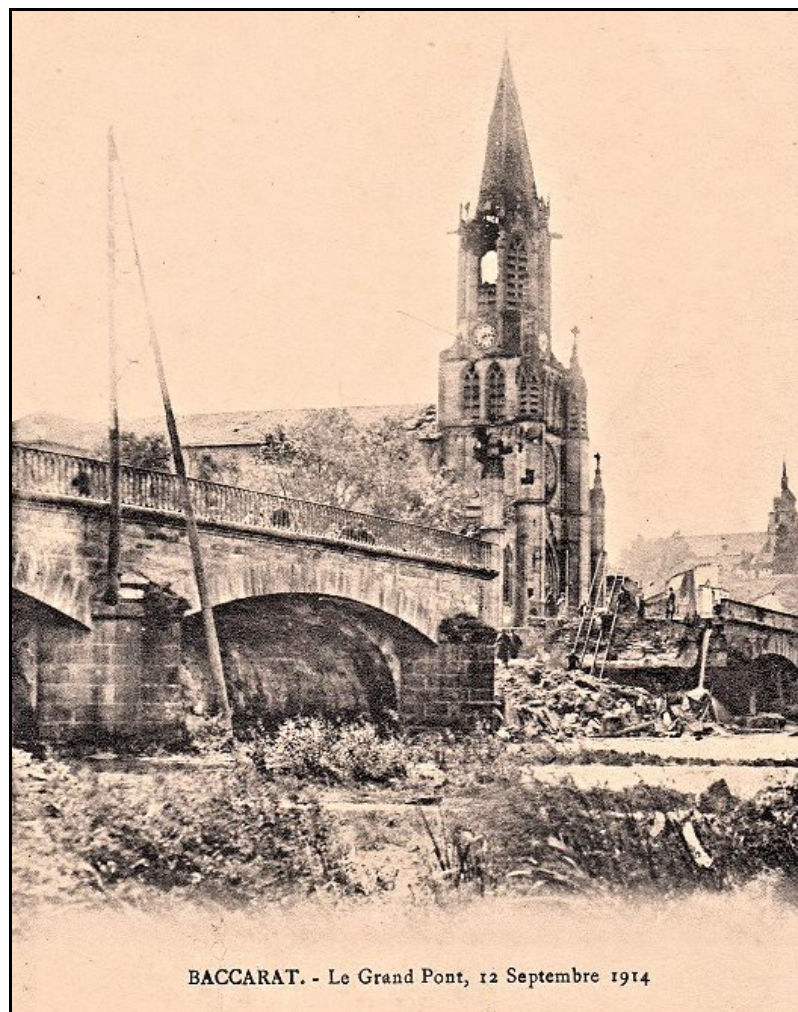
Lundi 24 - Pendant la nuit, les distributions à vivres étaient arrivées et dès qu'il fut jour des hommes furent désignés pour aller faire la soupe. L'ennemi aperçut peut être la fumée et l'artillerie y tira immédiatement. Enfin, ils réussirent à faire cuire la viande. Pendant ce temps, les autres nous avions creusé une tranchée pour nous cacher à la vue de l'ennemi. Le 92^e se battait mais il fut obligé de se

replier. A 10 heures du matin, nous les apercevions fuir. Nous autres, nous restions toujours à la même place. Les cuisiniers nous apportent un peu de café et la viande qu'ils avaient fait cuire. Mais tout à coup, nous virent les Allemands qui débouchaient à la crête d'un petit monticule. Nous nous replions sur la route. Il y avait le Colonel, et le Lieutenant Colonel nous attendirent sur la route. La 3^e, 6^e et 7^e Cie reçurent pour mission d'aller empêcher de rentrer les Allemands dans BACCARAT.

Mon Capitaine avait les trois compagnies sous ses ordres. Nous nous y dirigeons rapidement mais en passant sur la route qui à cet endroit

était élevée, nous fûmes aperçus et subissons un terrible bombardement. Un peu plus bas, le Lieutenant Colonel et le Commandant Major furent blessés mortellement avec cinq ou six infirmiers. Les obus nous suivaient toujours, ce soir là, j'ai cru que je touchais à la fin de mes jours. Nous pénétrons dans un ravin à gauche de BACCARAT. De là, nous voyons arriver l'ennemi en masse et lui infligeons des pertes sérieuses mais le Capitaine comprit que tous nos efforts étaient inutiles et qu'il y avait danger de nous laisser contourner en restant davantage à cet endroit, il se décida à battre en retraite ; il manœuvra si habilement que nous eûmes aucune perte. Il profitait du terrain accidenté pour nous dissimuler et l'ennemi nous perdait de vue. Ce soir là, nous retrouvèrent le régiment à quatre ou cinq kilomètres de BACCARAT. Tout le régiment s'en allait tranquillement, mais tout à coup un ordre survint, il fallait faire demi-tour. Nous passons la nuit sur la route à la belle étoile. BACCARAT, ville de 9.000 habitants.

Mardi 25 - Le Colonel et le Général avaient couché avec nous sur la route. L'ordre était donné qu'à tout prix il fallait enlever BACCARAT des mains des boches. Les renforts commençaient à arriver. La nuit, il vint des Coloniaux pour nous renforcer. Avant le levé du jour, nous



voilà partis sur la route pour aller à BACCARAT croyant surprendre l'ennemi. Arrivés devant la ville, il fallut nous mettre colonne par huit. Aux issues, il y avait un petit poste ennemi qui se replia aussitôt qu'il nous aperçut. Mais ceux-ci donnèrent cheval. Les précautions avaient été prises la veille, les mitrailleuses étaient placées au clocher, elles nous fauchaient au fur et à mesure que nous avançons. Il fallait avancer quand même. Le Colonel fut fait prisonnier ; le Capitaine de ma compagnie blessé, prisonnier.

Voyant que tout le monde périssait sans pouvoir arriver à les sortir, nous fîmes demi-tour, la chose était pénible. Dans les maisons, il y avait des trous où ils s'en servaient pour tirer sur nous. Nous essayèrent encore une fois de franchir le pont mais notre élan fut brisé. Le premier rang était fauché par le tir des mitrailleuses. Sur ce pont, ce n'était plus qu'un monceau de cadavres.

Il fallut nous replier et pendant notre déroute, nous subissons toujours des pertes. Nous nous suivions tous en désordre. Le combat avait été terrible. Dans 35 minutes, il y avait 650 morts ou blessés. Le Général de Brigade était un peu plus en arrière à proximité de l'artillerie. Arrivé là, il rassembla ceux qu'il pouvait arrêter et nous dit ceci : je ne veux plus voir un écusson du 86^e ou du 38^e ; il faut que vous alliez chercher votre Colonel que vous avez laissé. En effet, ceux qui étaient là furent intercalés avec le 38^e et allèrent une seconde fois affronter la mort. Cependant, ils réussirent à le délivrer à 9 heures du matin, les pertes furent encore énormes. »

(...)